Jacques Chenevière

Autor(en): **Marteau, Jean**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **59 (1949-1950)**

Heft 5

PDF erstellt am: **03.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-558546

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

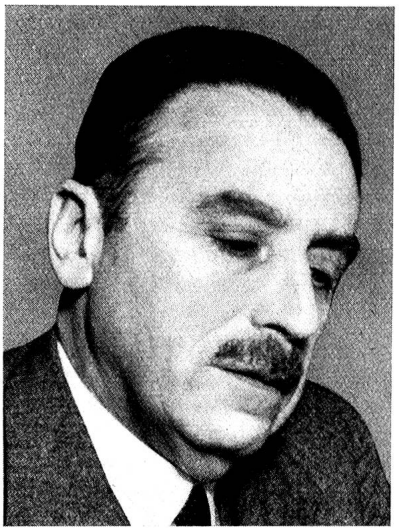
http://www.e-periodica.ch

La Croix-Rouge et les lettres

JACQUES CHENEVIÈRE

Vice-président du Comité international de la Croix-Rouge

VU PAR JEAN MARTEAU



Il y a bien des moyens d'être courageux: on peut l'être à l'égard de l'adversité ou, au contraire, du bonheur, ce qui est plus compliqué; on peut l'être devant son prochain ou devant soi-même, et c'est probablement la forme de courage la plus méritoire. J'ai depuis longtemps le sentiment qu'elle appartient à Jacques Chenevière. Le sort l'a comblé de dons et lui a épargné ce que j'appellerais volontiers, en usant d'une image gastronomique, le bœuf gros sel du malheur: la misère, la maladie brutale, les tragédies banales, que sais-je encore? Mais il lui a fait payer sa générosité en le dotant d'un tempérament d'une sensibilité extrême. Tout émeut au suprême degré l'esprit, le cœur et les nerfs de l'auteur des «Captives». Il est lui aussi un captif, et de ses propres résonances: la souffrance physique qui ne lui a pas été épargnée et qui le frappe encore plus chez autrui; le désespoir sous ses aspects particuliers ou généraux; la chute d'une civilisation européenne à laquelle il participe et qui se reflète dans les mœurs, dans les arts et les lettres, voilà ce qui l'éprouve jour après jour. Pour remonter ce courant fâcheux, il lui faut des efforts constants et d'autant plus pénibles qu'il les dissimule soigneusement. J'évoquais sa hantise du désespoir particulier ou général: c'est bien elle, en effet, qui a déterminé sa vocation de romancier et de pionnier de la Croix-Rouge. Je ne parlerai ici que du romancier, non sans rappeler, toutefois, que les trente ans d'activité de Chenevière au C. I. C. R. viennent d'être célébrés à Genève.

*

Né à Paris au déclin de l'autre siècle, Jacques Chenevière a fait ses premières études au Lycée Carnot, où il a été le camarade, notamment, de Robert de Traz et de Jean-Louis Vaudoyer. Aimable quartier Malesherbes, si tranquille et si distingué: la rue Ampère, proche du Lycée Carnot, est peut-être la rue de Paris où les couchers de soleil sont les plus pathétiques; le XVIIe arrondissement m'a toujours paru le filtre de Paris, un quartier où la finesse, l'intelligence et l'ironie font bon ménage et s'assaisonnent de quelque mélancolie. Tout le talent de Jacques Chenevière gît là. Après avoir passé une licence ès lettres à la Sorbonne, il se risque dans l'antre de la littérature: à vingt ans, il compose deux volumes de vers et noue de fortes relations. Bientôt, Victor Bérard, cet Ulysse du radicalisme érudit, et Rivoire le patronnent à la *Revue de Paris*; nous voyons paraître alors «Les beaux jours», «La chambre et le jardin» et «L'île déserte» qui fit scandale à Genève, où l'on n'aime pas voir face à face un homme et une femme en un lieu clos, fût-ce un atoll ou une chambre. Nous sommes en 1917: Jacques Chenevière entre à la *Revue hebdomadaire* et y publie «Jouvence et la chimère», autre roman piquant. Paraissent ensuite, chez Grasset, quatre nouvelles, «Innocences» et «Les Messagers inutiles» dont l'intrigue se déroule chez nous (1924). Entre temps, notre auteur s'est établi à Genève où il travaille pour la Croix-Rouge; cela ne l'empêche pas de publier à Paris, chez Kra, sa charmante «Daphné», ensuite, chez Calmann-Lévy, «Connais ton cœur» (1933) et «Valet, dame, roi» (1938). Pendant la seconde guerre et malgré son labeur écrasant au C. I. C. R., il édite, au «Milieu du Monde», en Suisse, cette fois, son plus important roman, «Les Captives», et enfin son délicieux essai, «La Comtesse de Ségur, née Rostopchine».

*

Que dire de l'art de Jacques Chenevière qui ne soit approximatif et, par conséquent, inutile? Essayons tout de même d'en donner une pâle idée. Sensible, trop sensible, l'auteur crée des personnages forcément en silhouettes, qui n'ont pas de grands besoins, qui sont la résultante du climat où on les place: évanescents, ils font songer à des parfums. Mais quels parfums, pleins de suggestions et de subtilité, tout prêts à faire naître, chez le lecteur, un monde de réflexions! Aucun héros de Chenevière n'est indifférent, tous ont leur odeur spirituelle, et c'est fort rare aujourd'hui. Qu'il y ait là quelque anarchie de l'âme ou, du moins, de l'esprit, je le crois, et Chenevière lui-même a dû en avoir l'intuition lorsqu'il a composé «Les Captives»: il s'y est acharné, avec succès, du reste, à construire un roman classique, aux épisodes harmonieusement balancés, à l'intrigue solide et d'une étonnante rigueur psychologique. Sans doute a-t-il eu raison, puisqu'il a réussi, mais je me demande si ce n'est pas là une victoire à la Pyrrhus: on ne lui en demandait pas tant. «Connais ton cœur», écrit avec beaucoup plus de simplicité et, oserais-je dire, de volupté, nous dispense un plaisir tout aussi grand. C'est l'ouvrage de Chenevière que je préfère: on y respire une atmosphère de liberté et de douceur, une si douce «odor di femmina» qu'on en demeure pantois. Car c'est un fait: Jacques Chenevière comprend et aime les femmes, les vraies; il est leur ami et leur complice; ses héroïnes, bien plus que ses héros, sont de chair et de sang.

Je disais, tout à l'heure, que sa hantise du désespoir l'avait incliné à devenir romancier. Lisez ses livres et vous verrez que j'ai raison. Ses personnages aspirent à un accord de tendresse et de gentillesse que la vie leur refuse; ils détestent la violence; ils aspirent à l'entente parfaite et se détournent avec horreur d'un monde ou

la bonne grâce n'a pas droit de cité. Pour autant que cela soit possible, l'auteur accède à leur désir; hélas! il lui faut bien tenir compte des nécessités. Je suis sûr que Jacques Chenevière a autant souffert des malheurs de ses héros que de ceux des pauvres gens dont il examinait les dossiers au C. I. C. R. Après tout, c'étaient ses enfants et ils avaient, pour lui en tout cas, autant de réalité que de petits Polonais traqués ou des mères de familles slovaques déportées. Il est vrai qu'il faut être romancier ou dramaturge pour comprendre ces choses-là.

*

Il me reste à dire deux mots de l'homme, lequel est à l'image de son style, un style pondéré en apparence et qui, pourtant, a ses ardeurs souterraines. Un style pareil à la conversation de Jacques Chenevière, un style facilement effarouché, inquiet à force de nuances qu'il entend exprimer. Sensible, trop sensible pour son bonheur sinon pour ses lecteurs, l'auteur de «Connais ton cœur» est sur un perpétuel qui-vive, il remue les oreilles à la moindre faute de goût, à la moindre bêtise — et Dieu sait que les bêtises foisonnent à notre époque. On voudrait l'apaiser et on n'ose pas: «Que va-t-il penser si je lui dis ceci?» pense-t-on. L'admirable, c'est que tant de vraie et juste susceptibilité n'ait jamais incliné Chenevière à la sécheresse ni à la dureté dans le commerce des hommes. Ainsi que Guy de Pourtalès avec lequel il a tant de points communs, il se révèle accueillant et, sur le plan de la littérature, le plus attentif et le meilleur des confrères. Que nous sommes loin, avec lui, de la morgue frissonnante de Ramuz, toujours prêt à blesser! Il est vrai que Ramuz, à Paris, a vécu dans un quartier où les couchers de soleil sont moins beaux qu'à la rue Ampère. Arrêtons-nous sur cette image et concluons en souhaitant que Jacques Chenevière, délivré des soucis de la Croix-Rouge, nous fasse don encore de quelques livres où nous retrouverons le charme des «Captives» et de «Connais ton cœur».

UN LIVRE À LIRE

«NE PERDEZ PAS LEUR TRACE»

Par Georges Dunand, délégué du Comité international de la Croix-Rouge

L'œuvre de la Croix-Rouge, qui a pris de si gigantesques proportions durant le dernier conflit, suscite toute une littérature, en cet après-guerre encore hanté par les souvenirs atroces de la dernière décade et trop incertain pour nous en libérer complètement.

Le livre de M. Georges Dunand prend place à côté de ceux de M. Max Huber: «Le bon samaritain», et du Dr Junod: «Le troisième combattant», pour citer deux des dernières parutions particulièrement significatives.

«Ne perdez pas leur trace» nous emmène avec M. G. Dunand à Bratislava, en Slovaquie «libre», en automne 1944. Climat d'angoisse. Peur des bombes alliées, mais surtout peur des cruautés d'un occupant qui sent la partie perdue et assouvit sa rage en arrêtant systématiquement tous les Juifs pour les gazer. Ceux-ci cherchent à se dérober à leurs persécuteurs en se réfugiant dans les «bunkers» (soutes à charbon ou abris antiaériens), catacombes modernes où ils se terrent et vivent dans des conditions indescriptibles. Il faut lire telle page, émouvante dans sa sobriété, où l'auteur nous rapporte son entrevue nocturne avec un Juif qui décrit sa «vie quotidienne».

Pays jusqu'ici épargné grâce à l'existence du gouvernement fantoche de Mgr Tiso, la Slovaquie connaît maintenant, sous la menace russe, tout le poids des vexations de son «allié et protecteur». Toutes les commandes sont tenues par la Gestapo; le gouvernement nationaliste se voit réduit à un rôle de subalterne et s'aperçoit avec horreur qu'il a misé sur la mauvaise carte. Situation atroce de condamnés qui s'ingénient à ménager la chèvre et le chou dans l'espoir illusoire de sauver leur peau.

Bratislava, ville charmante, ensevelie sous l'obsession de la terreur, car l'approche des troupes russes fait craindre un nouveau joug, et l'affolement des Allemands, à son comble, multiplie arrestations, réquisitions et contrôles.

Mais l'intérêt profond de ce livre, qui le soustrait à la catégorie des documentaires plaisants ou à sensation (le ton et le style nous en préservent à eux seuls), réside tout d'abord dans la question de principe posée au C. I. C. R. par la non-reconnaissance de la qualité de prisonniers de guerre aux millions de Juifs parqués dans des camps en vue de leur extermination. On sait qu'elle a été l'un des points importants débattu, sur un plan plus général, à la récente Conférence diplomatique de Genève. Quelle ligne de conduite tenir, pour un délégué du C. I. C. R.? Un problème surgit: doit-on rester fidèle au mot d'ordre de Max Huber: «Le Comité doit toujours agir ouvertement, ce sera notre force», ou faut-il ruser avec un adversaire indifférent et hostile à l'activité de la Croix-Rouge et, de plus, habile à tourner les conventions? Dunand, au nom même de sa mission, devra opter pour la ruse; au prix de quelles acrobaties réussira-t-il à sauver nombre de vies, le livre vous le décrit tout au long de péripéties passionnantes.

Ensuite, on demeure émerveillé devant le travail accompli par la Croix-Rouge, grâce à la compétence et au tact de ses délégués, et le prestige qui entoure son nom, ultime espoir pour tant de gens traqués. Et pourtant, de quelle faiblesse matérielle elle est, au regard de l'immensité des besoins créés par une guerre pareille!

Fascination exercée par toute entreprise désintéressée! Je ne puis que songer au mot de l'Evangile qui, bien compris et pris au sérieux, proscrirait définitivement toute violence et tout usage de la force comme solution à des problèmes spirituels: «ma puissance s'accomplit dans la faiblesse».

Lisez ce livre qui allie à tant de qualité le charme d'une langue évocatrice d'un réel talent descriptif.

R. Wyler.